

[11]

## CE QUE JE SAIS DU SEPHER YETSIRA

pour G.G.

Le *Sepher Yetsira*<sup>1</sup>, premier livre de la Kabbale composé, dit-on, aux alentours du III<sup>e</sup> siècle, est un manuel de cosmogonie, de mystique, de magie et de science ; il combine en lui, dans un raccourci proche du simple catalogue, l'histoire de la Création du premier chapitre de la *Genèse* et la vision du char (*merkava*) figurant allégoriquement le trône divin tel que le contemple ou le devine Ézéchiel. Le titre du traité contient, comme en emblème et signature, toute la difficulté laconique et la richesse de sa manière et de son exposé. La racine *spr* dénote en effet, en hébreu, tout ce qui relève du conte et du compte : l'écrire, l'inscrire, mais aussi le nombrer, et, de ce fait, le livre, la lettre, le chiffre : notre *Sepher* est donc en même temps un livre de l'œuvre divin et un décompte de l'œuvre ; la narration ici rejoint l'abaque. Quant à la racine *yṣr*, qui produit *yetsira*, elle renvoie très directement au travail du potier (*yetsira*, c'est de la poterie) ; lorsqu'il s'agit d'une poterie matérielle, elle veut dire : former, fabriquer, modeler ; lorsqu'il s'agit d'un travail de l'esprit, elle indique : penser, méditer, imaginer, façonner une intention, un dessein, un projet. Traduire, dans le titre, *yetsira* par création, comme on le fait si souvent, serait à mon sens éviter bien maladroitement cette constante précision de la racine : le potier ne crée pas, il fait surgir et il modèle ; il ajoute seulement à des éléments divers la valeur de leur rencontre ; il les tire de leur existence déjà effective mais latente, latente mais déjà effective, pour les rendre opératifs ou assister à leur acte de productivité. Par *yetsira*, j'entends donc ici ce dont tout le traité n'est que le compte rendu minutieux : la manœuvre artisanale, et non la création *ex nihilo*, par laquelle une combinatoire s'exhibe. Car c'est d'œuvre, voire de grand-œuvre, qu'il est question. Nous avons affaire à un livre codé qui conte le décompte (*sepher*) de l'artisanat divin, avec argile et tour, savoir-faire et matériaux d'abord divers (*yetsira*), cette œuvre étant elle-même livre, combinatoire de chiffres-lettres (aleph, beth...) sur fond et risque constant de néant - ce qu'est précisément toute la Kabbale. Mais *yetsira* ne signifie pas uniquement la poterie. La même racine *yṣr* est, une dizaine de fois, employée dans la Bible pour dénoter l'étroitesse, la détresse du resserrement, [12] sa vexation, son embarras, son tourment. Livre de l'imagination combinatrice, de l'artisanat, de l'œuvre, le *Sepher Yetsira* s'annonce donc aussi comme un traité de l'étroit ; et il n'y a pas là contradiction : car la grande poterie cosmique, loin de s'appuyer sur des éléments numériquement et qualitativement indéfinis, ou infinis, passe par des sentiers, des chiffres et des lettres nommables, nommés, étiquetés. J'imagine, et j'ai les bornes de mon imaginaire ; je combine, mais mes éléments combinés ont leurs termes. Je suis potier, cela veut dire : et que tous les vases possibles sont à la portée de ma main et de son savoir-faire, et que je n'outrepasserai pas, jamais, les limites occurrentes de l'argile comme matériau et du tour comme instrument inévitables. S'il existe en français un pont entre les deux domaines ainsi définis de la racine qui produit *yetsira*, sans doute faudra-t-il aller le chercher du côté de la métrie ferme, de la mesure. *Yetsira*, c'est à la fois la fabrique et le resserrement.

La première mention, dans le livre, n'est pas celle de la création : « en trente-deux voies..., il grave..., Yahvé » - la gravure et des voies. Les voies, *ntybwṭ*, proprement : les voies (déjà) frayées, et non pas les chemins d'occasion, les trajectoires. Ainsi, en *Juges V*, 6, parle-t-on des *ḥlky ntybwṭ*, litt. les allants des voies, c'est-à-dire les voyageurs, ceux qui empruntent les routes tracées. Autrement dit, les voies dans lesquelles, ou au moyen du tracé desquelles, le dieu est dit produire son œuvre de poterie cosmique, loin d'être créées par lui, préexistent à

---

<sup>1</sup> Voir : Bernard Dubourg, *Sepher Yetsira*, une traduction, *Tel Quel* 91.

sa démiurgie : elles sont les canaux de son action. Ces voies sont en nombre fini : trente-deux. Le dieu est géographe, un utilisateur de réseau. Mais le dieu est d'abord un graveur : l'image artisanale part de là. *Ĥqq*, il grave, il inscrit à l'aide d'un stylet, il ordonne, il décrète. En *Deutéronome XXXIII*, 21, Moïse est nommé *mĥqq*, le graveur (le législateur). Le sens hiéroglyphique des lettres de la racine est clair : *ĥ*, la fermeture, la clôture ; *q*, la coupure, le tranchant (figurativement, le hachoir) : *ĥqq*, graver, consiste à délimiter un champ à l'aide d'entailles. Et les voies grâce auxquelles ou en lesquelles le dieu se fait graveur sont en creux ; elles forment clôture. L'œuvre sera produite en champ clos, au cœur d'un territoire, sur un support en dur. Le qualificatif des trente-deux voies est, d'emblée, inouïes d'intelligence, *pl'wĥ ĥkmh*. *Pl'* est la racine de l'extrême, de l'unique à l'œil, du merveilleux, du difficile. Les voies de la gravure du dieu sont des prodiges : le potier n'est pas un artisan du tout-venant. Voilà donc les deux pôles de son action : l'extrême au sens de la mesure ; un champ clos, mais tout le champ ; l'épuisement incroyable de la géographie, mais d'elle seulement. Le « faiseur de merveille » (*Exode XV*, 11) la fait en trente-deux voies, ni plus ni moins. Et pas n'importe quelles voies inouïes : des voies d'intelligence, *ĥkmh*. *Ĥkmh*, c'est l'habileté, la plénitude du savoir et du savoir-faire dans un domaine, d'où la prudence, ou la ruse : un savoir-y-faire. Job appelle son dieu *ĥkm lbb*, le sage du cœur, l'expert en centration, en intime. Les voies frayées dont il est question ici sont donc, non seulement des voies finies en nombre (et, on le verra plus loin, en définitions), mais des voies superlativement parfaites, merveilleuses ; et leur merveille réside justement en ce qu'elles sont celles de l'intelligence, de la bonne technicité. Mais qui est le graveur ? Une cascade de noms, [13] repris de la Bible, maladroit à le définir, tente au moins de le désigner de l'index. On le dit d'abord *yh* : *yod-hé*, la main-l'ouverture : la force indicatrice du béant, du non-clos, du souffle s'échappant. Ensuite, c'est le yahvé des puissances : *šb'wĥ*, les armées, celles qu'on compose de soldats, mais aussi celles du ciel, les astres, les puissances en élan du cosmos ; au sens péjoratif, *šb'wĥ* réfère à l'empire du mal, à la souffrance subie, à la calamité du destin (cf. *Isaïe XL*, 2) ; au sens mélioratif, le mot renvoie à l'empire du beau, à la gloire, à l'ornement ; - le Talmud, réunissant comme il se doit les deux acceptions, a fait de *šby* le désir, le plaisir, l'agrément dont on n'est pas le maître. Ensuite, on l'appelle l'élohim d'israël, l'élohim des vivants : élohim qui, comme on le sait, est un pluriel, désigne le(s) héros, le(s) force(s) ; élohim d'israël, ce sont les meilleurs, les champions, d'israël. Quant à *ĥyym*, les vivants, la vie, c'est un terme hiéroglyphiquement plein : *ĥ*, la clôture ; *y* répété, la main, l'index, la force ; *m* final, la grande liquidité, le tout, la soupe biotique universelle - la vie se définissant comme le tout résultant d'une clôture de la main, le territoire comble, surindexé, de la force. Dieu est aussi *'l*, *aleph-lamed* : comme élohim, la force, le puissant, le héros, mais également le point focal (*'l* étant la préposition vers), et surtout le rien, le néant, le non-être (*'l* étant la particule négative, le substantif d'inanité ; cf. *Job XXIV*, 25 : « et qui réduira ma parole à néant », *l'l* - on voit, en passant, que les Juifs n'ont certainement pas eu besoin des Grecs pour développer une théologie négative, leur dieu réunissant en son nom même, tout au long de la Bible, à la fois le tout, le maximum et le rien. Qu'on note aussi combien de fois yahvé est désigné et ressenti comme l'absent, le jamais-là. - Ils n'ont pas eu besoin, en particulier, d'Evhémère pour comprendre la divinité comme une hypostase héroïque, comme un prolongement dans l'absolu du mythe des actes et des situations de héros bien terrestres.) Dieu est encore *šdy*, violent - de la racine *šdd*, dévaster, détruire, ravager, saccager, ruiner, désoler : l'excessif en excès (en *šdy*, par bonhomie théologique et tradition rabbinique, Maïmonide, dans son *Livre des Egarés I*, 63, voit seulement les mots *š-dy*, celui qui suffit, mais c'est prudente fantaisie). Le dieu est aussi *rm*, le haut - c'est-à-dire le haut placé, mais même l'orgueilleux : hiéroglyphiquement, *r*, la tête, de *m*, du tout ; l'en-tête de la totalité. Et ce violent et haut est *ĥs'*, l'élevant, le portant, le supportant, l'emportant, voire, dans d'autres sens de la racine, le trompeur (celui qui porte tous les mots, n'importe lesquels) ou le prêteur à gages (celui qui porte du surplus). Il est enfin

*šwkn 'd*, habitant de l'éternité, ainsi d'ailleurs que l'appelait Isaïe (LVII, 15). On sait la fortune que connaît dans le judaïsme la notion de *shékina* divine - le dieu y est un résident. Et ce dieu crée son monde en trois registres : l'écrit, le récit et le chiffré ; ceux-ci, *spr*, *spr*, et *spwr*, sont sans doute des livres de commentaires (des *Sephers*) sur le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome*, produits sous l'influence d'Akiba b. Joseph, martyr en 132, et d'Ismaël b. Élisée, martyr d'Adrien. Rabbi Akiba, qui s'adjoignit aux révoltés de bar Kocheba contre Rome, était célèbre pour son interprétation tourbillonnairement virtuose de la Thora. Mais je préfère ici insister sur le sens premier du trio : trois variations sur la racine *spr* déjà étudiée, la variation [14] écrite sur la base de l'alphabet et des combinaisons de lettres, la variation narrative qui fait que toute racine hébraïque dit son histoire et produit en même temps celle des autres racines, la variation chiffrée, enfin, qui implique que tout livre est un code à chacun des niveaux de son élaboration et de sa lecture mêlées. Car l'œuvre divine décrite est livre : le monde est un livre. Que tout soit livre et code, voilà l'idée fondamentale - et toujours moderne - de la Kabbale. Écrit, récit et chiffre sont appelés *sprym*, des registres : c'est-à-dire des participations, en trois volets, au grand livre. L'auteur du *Sepher Yetsira* semble avoir tenu à inscrire cette idée en tête de son traité parce que c'est d'elle que tout le reste est censé faire la preuve et l'illustration. Voici à présent l'énumération des trente-deux voies : dix sephiroth belimah, d'un côté, et, de l'autre, les vingt-deux lettres de l'alphabet. L'expression sephiroth belimah, *spyrwʔ blymh*, dont on verra plus loin l'application, est réputée la plus obscure du traité, non tant à cause du premier terme - encore une variation de la racine *spr* - que du second. *Blymh* peut se lire en un seul mot : c'est le néant, le rien ; tel quel, dans la Bible, il n'intervient qu'une fois, en *Job XXVI, 7* : *ʔlh 'rʂ 'l blymh*, en suspendant la terre sur rien. Mais il peut s'agir de deux mots : *bly-mh*, litt. sans quoi, sans quoi que ce soit, sans quiddité. Nous avons là dix inscriptions de néant, ou du néant, autrement dit dix voies, parmi les trente-deux, qui n'ont en soi aucune existence propre, des voies qui, à l'inverse de leurs vingt-deux compagnes n'ont aucun être, et donc - comme on le verra - aucune limite ou frontière. Les vingt-deux lettres de l'alphabet ne sont pas, elles, *belimah* : elles ont, elles, en soi, une existence, une résistance. Notons le terme pour les lettres : *'wʔywʔ*, les marques, les empreintes, les signes, les enseignes. Il faut ici parler des particularités de l'alphabet hébraïque, même succinctement. Celui-ci comprend vingt-deux lettres-chiffres : ' est à la fois aleph et un ; b à la fois beth et deux, etc. De ce fait, chaque racine de l'hébreu, et plus généralement chaque mot, est un nombre produit par la somme de ses lettres. Ainsi la Thora, comme la bête de l'*Apocalypse* dite de Jean, « vaut » 666. Chaque lettre n'est en outre que l'acrostiche de son nom : ' (l'aleph) n'est que la première lettre d'aleph, 'lp ; b (le beth) n'est que l'acrostiche de beth, byʔ, etc. Développée en nom et en figure, toute lettre engendre de proche en proche toutes les autres : ainsi aleph, développé, s'écrit aleph-lamed-phé ('lp), mais à son tour ce nom plein 'lp peut s'écrire 'lp (aleph) + lmd (lamed) + ph (phé), etc. Ici, avec la seule lettre aleph ('), j'ai obtenu, par deux développements seulement, le aleph, le lamed, le phé, le men, le dalet, et le hé ; la suite des développements me donnerait de la même manière peu à peu toutes les lettres. L'alphabet hébraïque est donc tel que toute lettre en faisant partie, par elle-même, par son énergie propre et sans secours extérieur, l'engendre tout entier et est engendrée par lui. Mais ce n'est pas tout. Toute lettre est un mot - c'est ce qu'on peut appeler, par référence à son origine visuelle égyptienne, son caractère hiéroglyphique. ' (aleph) est 'lp (aleph-lamed-phé), c'est-à-dire le bœuf (le hiéroglyphe égyptien originel figure des cornes de bœuf) ; b (beth) est byʔ (beth-yod-taw), c'est-à-dire la maison (de même en égyptien) ; g (gimel) est gml (gimel-men-lamed), c'est-à-dire le chameau de même en [15] égyptien), etc. Et, de ce fait, chaque racine, étant combinaison de lettres, est aussi une combinaison des mots et figures que sont en soi ces lettres. Ainsi 'b (aleph-beth), le père, est beaucoup plus précisément, par la combinaison des deux hiéroglyphes, le bœuf (aleph) de la maison (beth), c'est-à-dire l'énergie vivante de la maison, de l'intime, du dedans, de l'intériorité. La lettre, on

l'a vu, est 'wʔ (aleph-waw-taw), c'est-à-dire l'union en crochet (waw, le crochet) d'aleph et de taw, du bœuf, de l'énergie vive, et de la marque (taw, c'est hiéroglyphiquement la marque, le signe) : autrement dit, le mot, par lequel on désigne une lettre de l'alphabet, désigne en fait l'énergie ayant marque, la marque de l'énergie : celle du monde construit par combinaison de lettres, et celle de chaque lettre ayant le pouvoir, en soi, de produire les autres lettres. Le mot *spr*, sepher, samek-phé-resh, est hiéroglyphiquement : l'appui (*s*, samek, c'est l'appui, le poteau) de la bouche (*p*, phé, c'est la bouche, l'orifice, l'évacuation) de la tête (*r*, resh, c'est la tête, la primordialité) : autrement dit, plus clairement, l'appui d'ouverture de la tête, c'est-à-dire au sens objectif ce sur quoi la bouche s'appuie pour s'ouvrir et proférer du son (la lecture) et au sens subjectif ce que la tête dégage, en agissant, en pensant, comme appui (l'écriture comme appui de la pensée sur quoi, à son tour, s'appuiera une autre pensée : le livre). La voie, en début de traité, est de la racine *nʔb* : nun-taw-beth ; nun, c'est le poisson, c'est-à-dire le produit ; taw, c'est la marque, ce qui signe et fait empreinte ; beth, c'est la maison, le dedans, l'intérieur. La racine *nʔb*, mise en commun de ces trois lettres et de leur force hiéroglyphique, signifie donc : ce que les maisons produisent entre elles comme repères, comme réseaux - le réseau qu'elles font : *nʔybwʔ*, les voies déjà frayées. Sans insister plus avant, disons que le *Sepher Yetsira*, comme l'ensemble des écrits hébraïques, garde présent à l'esprit le sens figuratif primitif, égyptien, hiéroglyphique, de chaque lettre en tant qu'il intervient massivement dans chaque racine : jamais le lecteur ne doit oublier ce point capital. Mais voici donc - ce sera l'objet principal du chapitre premier - une approche des trente-deux voies, à présent dans le détail. Les dix inscriptions de néant, ou dix inscriptions sans-quoi-que-ce-soit, que j'appelle inscriptions sans référent, loin d'être explicitement nommées, sont vues d'abord comme de l'extérieur ; on en détermine le nombre : il correspond aux dix doigts des mains ; on en dessine la mesure : profondeur. On ne dit pas vraiment qui elles sont. Leur nombre est dit en le compte (*bmspr*, toujours la racine *spr*) des dix doigts. Le doigt, c'est 'šb', fém. : aleph, le bœuf, le vivant + š (tsadé), le hameçon, le but, l'objectif + b (beth), la maison, le dedans + ' (ayin), l'œil, la circularité, le regard, l'orbite, l'enceinte cerclée. Ce mot est employé dans la Bible, au singulier, pour désigner par exemple le doigt de Dieu, son index, signe d'ordre, de décision, de force, et au pluriel pour insister sur la diversité du travail de la main. On ne dit donc pas ici seulement que les inscriptions sont dix comme les dix doigts des deux mains, mais, avec l'insistance sur « cinq comme vis-à-vis de cinq », qu'elles sont dix en pleine diversité : cinq couples comme les doigts deux à deux, chaque main vis-à-vis de l'autre ; il y a ajustement au milieu des doigts deux à deux, chaque couple formant, lui, unité. C'est là l'un des nombreux [16] exemples de la dialectique du *Sepher Yetsira*. Cinq est *hms*, mais *hms* désigne aussi l'aine, l'endroit du corps qui supporte l'arme (*hms* veut dire armer) : les cinq sont à la fois vis-à-vis de cinq comme opposés et comme connivents : c'est cette contradiction en acte qu'enserme l'expression *bryʔ yhyd*, autrement dit et à la fois, alliance de l'unique, alliance du dieu un, l'alliance divine, car, comme le dit le rituel juif ancien, le dieu est par excellence un : « et il n'y a pas d'unité qui lui soit comparable » (*w'yn yhyd kyhdwd*). Le mot alliance, *bryʔ*, est hiéroglyphiquement composé de : b, la maison, r, la tête, y, la main et ʔ, la marque - c'est-à-dire le lieu clos où la tête (l'acte de pensée et de commencement) donne à sa marque une force ou, si l'on veut, déploie sa force jusqu'à la rendre signe, empreinte, enseigne. Point n'est besoin d'insister sur l'emploi proliférant du terme dans la Bible. Les dix inscriptions, comme alliance en unité des doigts deux à deux, main contre main, sont dites ajustées au milieu, *b'mš' .mš'*, le milieu (qui a pour équivalent constant dans la Bible *ʔwk*) signifie le centre en tant qu'il est l'accrochement maximum de la périphérie (š figure le hameçon) ; dans le Talmud, c'est ainsi le fonds commun et indivis. Et ce milieu a ici trois noms : parole, langue et bouche (ouverture), redondance qui cache une simple équivalence, deux termes glosant tour à tour le troisième, pour nous indiquer l'oral de la langue et non plus son code écrit (code dénoté par *spr*). Par opposition aux vingt-deux voies que sont les lettres de l'alphabet, écrites

et seulement écrites, donc visuellement figurées, les dix inscriptions sans référent sont celles de l'oral - et si elles sont sans référent (sans référent hiéroglyphique), c'est justement parce qu'elles ne fonctionnent qu'au sein de l'oralité. Voici, après leur qualité ainsi décrite, leur mesure : *mdṭn*. *Mdh* désigne, au propre, la mesure de longueur, et non de volume ou de surface, puis une grande mesure, une grande taille et, au figuré, une proportion (cf. par exemple *Isaïe* LXV, 7 : « Je mesurerai leurs faits », pour dire : je trouverai une peine qui soit à la mesure de leurs actions, qui leur soit proportionnée). Dans le Talmud, le mot a le sens de système ou de mode de rétribution (en bien ou en mal, selon les cas) adéquat, puis de manière, de condition ou de nature. Il s'agit, dans tous les cas, d'un étalon. Donner, ici, la mesure des dix inscriptions sans référent c'est, par-delà leur absence de référence a priori, en dégager a posteriori la mise en place spatiale. Mise en place de lignes sans limites : sans *swp*, au sens mathématique. L'image est donc celle d'un faisceau de dix lignes partant, deux par deux face à face, d'un centre, l'alliance de l'unique, et se prolongeant chacune jusqu'à l'infini, sans fin (*'yn swp* - *swp* étant le terme, la fin, l'ultimité). Et voici les cinq couples de dix profondeurs : la profondeur, de la racine *'mq*, être profond (au sens subjectif), être impénétrable (au sens objectif), composée de ' (ayin), l'œil, *m* (mem), le tout, l'universel milieu, et *q* (qof), le hachoir ; autrement dit : l'œil dans le tout se hachant, perte de l'œil par césure dans le tout, espace qui exténue le regard. Les couples de profondeurs s'ordonnent comme suit : commencement (*r'syṭ*), litt. la têtité, la marque (*ṭ*) en puissance (*y*) du primordial (*r's*) ; et fin (*'hryṭ*), litt. l'altérité, la postérité, l'après, marque en puissance (*ṭ* et *y*) de ce qui suit (*'hr*) ; - puis bien (*twb*), l'union en crochet (*w*) de *t*, le bouclier, la [17] protection, et de *b*, la maison, le dedans ; et mal (*r'*), litt. la tête de l'œil, le premier (*r*) des regards (*'*), la scrutation première ; - puis haut (*rwm*), litt. l'union en crochet (*w*) de la tête (*r*) et du tout (*m*) ; et bas (*ṭḥṭ*), litt. le dessous, marque en plein (*ṭ*) de la clôture pleine (*ḥ*) de la marque pleine (*ṭ*) ; - puis est (*mzrh*, de la racine *zrh*, luire, briller), c'est-à-dire la direction du soleil levant ; et ouest (*m'rb*, de la racine *'rb*, faire soir, faire sombre), la direction du coucher du soleil ; - puis nord (*ṣpwn*, de la racine *ṣpn*, cacher, se cacher pour tendre un piège, conserver par-devers soi), la direction du tapisement du soleil ; et sud (*drwm*, hiéroglyphiquement : la mamelle (*d*) d'en haut (*rwm*), son écoulement), la direction où le soleil s'élève, culmine et coule en abondance. Toutes ces mesures, ces longueurs sans fin, sont celles des dix inscriptions belimah, sans référent a priori : elles sont toutes spatiales, d'où dans la suite du passage l'évocation du dieu comme roi résident. Le seigneur y est dit unique et dieu, mais surtout roi (*mlk*), c'est-à-dire celui pour qui le tout (*m*) est à l'aiguillon (*l*) de sa paume (*k*, kaf est la paume de la main, le creux). Il est roi fidèle-éloquent : par ce mot-valise, je rends *n'mn*, sûr, fidèle ; ce mot s'emploie pour désigner un témoignage ou un témoin recevable et digne de foi. Il est également *mwsł*, producteur de similitudes, de comparaisons, de proverbes ; mais la racine correspondante veut aussi dire régner, être puissant : ces deux sens de la racine *mśl* n'en font qu'un pour peu qu'on prête, une fois encore, attention à ses composantes hiéroglyphiques : *mśl*, c'est le tout (*m*) se lançant et se rattrapant (*ś*, lettre shin, figurant un arc, indice du métabolisme universel, de la prise et de l'émission) grâce à l'aiguillon (*l*), symbole de pouvoir, la capacité de ramener le tout à son aiguillon, et symbole de comparaison, la capacité pour l'aiguillon de se lancer dans le tout pour mieux le rattraper (dans la science moderne on appelle cela construire des modèles, appliquer également à un domaine du savoir des structures empruntées à d'autres domaines). Comme régissant, le dieu est à demeure : *m'wn*. Par « demeure sainte », il faut entendre le ciel, certes, comme en *Deutéronome* XXVI, 15, mais surtout le repaire cosmique, extraordinaire, l'endroit où se réfugie et se concentre l'extraordinaire divin, son camp retranché, son extrême lieu de soustraction. La fin du paragraphe, *w'd 'dy 'd*, par redondance sur *'d*, l'œil de la mamelle, l'œil-mamelle, l'écoulement en circularité, renvoie, en dehors de son sens littéral stéréotypé (jusqu'à l'éternité, in saecula saeculorum), à la circularité du temps indéfini, à ce que d'autres cultures ont

nommé le « retour éternel » ; cf. Marc Aurèle IX, 28 : « Les mouvements du monde en haut, en bas, sont des cercles toujours les mêmes, recommençant de siècle en siècle », ou Némésius, *De natura hominis* 38 : « Toutes choses sont (seront) éternellement restaurées ». Puis, après avoir évoqué, et non pas réellement défini (puisqu'elles sont belimah, sans référent, de néant), les dix premières voies, l'auteur passe aux vingt-deux lettres de l'alphabet. Ce sont les lettres dites de fondement, *yswd*. La racine *ysd*, qui vulgairement veut dire établir, fonder, instituer, s'enrichit ici de son sens premier, qui est hiéroglyphique : la main (*y*), c'est-à-dire l'indication ferme, trouve et donne appui (*s*) à la mamelle, à l'écoulement, à l'abondance (*d*). Les lettres de l'alphabet hébraïque sont les éléments fondateurs du monde en ce qu'elles [18] sont son appui, son poteau et son index selon qu'il coule abondamment, à profusion. Dans l'idée de fondement, *yswd*, se trouve aussi celle de lien : chaque élément, comme lettre, est à la fois un, atomique, et rapport aux autres, puisque comme nous l'avons déjà dit les vingt-deux lettres de cet alphabet-là (et de celui-là seul, à l'exclusion de tout alphabet de toute autre langue connue) ont la capacité immédiate de s'engendrer les unes les autres de proche en proche, abondamment (qu'on pense ici, par comparaison également immédiate, à la chimie la plus commune, à la théorie atomique et à celle des ions). Toutes égales en ce qu'elles participent au même alphabet et sont des voies inouïes d'intelligence, de savoir-y-faire, les lettres se scindent pourtant et en même temps en trois groupes : trois mères, sept doubles, douze simples. Les trois mères, Par mère, 'm, on entend ici la vie, la grande énergie (') du tout, de la soupe universelle (*m*), caractéristique hiéroglyphique qui correspond à tous les sens de 'm, c'est-à-dire : la mère (celle d'où tout vivant est issu), l'utérus, la particule conditionnelle ( 'm veut dire *si*, totalité des existences conditionnellement possibles), la particule négative ( 'm veut dire *ne pas*, totalité des existences impossibles). Concrètement, désignativement, les trois lettres-mères, à l'exclusion des dix-neuf autres, sont aleph ('), mem (*m*) et shin (*ś*), c'est-à-dire : ', aleph, le principe hors-temps de la vie et de la mort, l'énergie ; *m*, mem, le milieu total, la totale liquidité ambiante et originelle en tous temps ; et *ś*, shin, litt, l'arc, autrement dit l'universel métabolisme (puisque l'arc est à la fois ce qui *lance* la flèche -ce qui fait émission - et ce qui *ramène* le gibier - ce qui fait retrait, rétention). Avec ces trois seules lettres, voici le cosmos materné, fondamentalement. Par la combinaison de ces trois lettres et des figurations hiéroglyphiques qu'elles sont, on obtient les notations capitales que sont, par exemple : 'ś, le feu, śm, le nom, 'm, la maternité, l'énergie liquide. Mais qu'on se souvienne surtout de ce que chacune de ces trois mères insuffle à tout mot où elle figure : aleph, ', idée d'énergie ; mem, *m*, idée de milieu ; *ś*, shin, idée de métabolisme (émission-captation). C'est là l'essentiel. On comprend, grâce à cela, le passage : « leur fondement : paume des crédits, et paume du débit », crédit(s) et débit signifiant justement l'émission et la captation cosmiques. *Kp*, c'est la paume, mais aussi, plus précisément, le creux de la main ; on a ici à faire au métabolisme cosmique comme creux, le réseau des désirs, l'universel clinamen des vides d'être. *Kp*, c'est aussi la main comme pouvoir et exercice du pouvoir : en leur fondement, en fondement, aleph, mem et shin sont opérantes ; elles le sont en soi. *Kp*, c'est aussi, dans l'hébreu du *Pirqé Aboth*, traité de la Mishna, le plateau de la balance : aleph, mem et shin sont des plateaux, des fléaux, des balances même, aleph comme énergie vie-mort, mem comme tout-rien, et shin comme lâcher-prendre. *Kp*, c'est enfin le rocher : l'image est faisable, facile, de considérer les trois mères comme bâties de roc, elles-mêmes pointes de roc. Ces mères, outre leur graphie, sont secondairement prononcées : « et la langue : gravure-du-terme, à genoux, dans l'entre-deux ». *Bynțym*, l'entre-deux, les centres, ne fait que projeter l'image du fléau de la balance. *Mkry'*, à genoux, renvoie aussi bien à l'image de celui qui fléchit, qui se prosterne, qu'à celle de la parturiente (cf. I *Samuel* IV, 19 : « elle s'agenouille et [19] enfante », c'est-à-dire : elle s'accroupit pour accoucher plus à son aise). Quant à *hwq*, racine *hqq* déjà rencontrée (voir la gravure divine), c'est ce qui est écrit au stylet, gravé, décrété, d'où la tâche assignée, la limite tracée, le code juridique. Quand la langue, l'oralité, met aleph, mem et shin en souffle émis,

elle se permet (à genoux) de n'en désigner que le fléau - au lieu de dire d'un seul souffle (comme si c'était possible de la part d'un humain !) la balance qu'elles sont. C'est donc un simple effet de langue que de réduire aleph, mem et shin à l'équilibre ; toutes trois sont, en soi, des pesons. *Lšwn*, la langue, est un terme souvent péjoratif, dans la Bible comme dans le Talmud ; cf. par exemple le *Psaume CXL*, 12., où un '*yš lšwn*, litt. un homme de langue, n'est pas du tout un parleur, un locuteur, mais un calomniateur, ou *Ecclésiaste X*, 11, où *b'l hlšwn*, litt. le maître ès langue, n'est pas un orateur, mais bien un médisant magicien. Cette insistance à déprécier l'oralité dans le passage qui nous occupe indique, par contrecoup, la grande attention qu'on doit, dans la Kabbale, porter aux lettres telles qu'elles apparaissent visuellement, scripturairement : ce que j'ai appelé leur hiéroglyphie. Les sept doubles. *Kplwř* signifie les doubles, les doublées, les redoublées. Les massorètes du VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (?) ont distingué six lettres doubles parmi l'ensemble de l'alphabet, les ornant ou non d'un point intérieur (dit daguash) selon qu'il convenait ou non de les prononcer durement. Ces lettres, données par le barbarisme mnémotechnique *begadkephat*, sont *b*, *g*, *d*, *k*, *p* et *ř*. Ainsi, *p* sans point intérieur se prononce *f* et *p* avec point se prononce *p*. Jamais les massorètes ne traitent ainsi le resh (*r*) qui pourtant l'aurait sans doute oralement mérité : car *r* est tantôt considéré comme liquide, et il permute alors dans les racines ou les mots parfois avec *n*, parfois avec *l* (consonne douce), tantôt comme gutturale, et il permute alors avec *ř* (consonne dure). On assiste donc ici, à la seule exception du resh, pour autant que je sache, et si le *Sepher Yetsira* est bien du III<sup>e</sup> siècle, à la première mention de la règle massorétique du *begadkephat*. Les sept lettres sont doubles parce qu'elles sont tantôt douces et tantôt dures, et ceci ne relève que de l'oralité : c'est un fait de langue, au sens où l'on entend « langue-*lšwn* » en hébreu. Ou, pour aller plus loin : la distinction faite ici entre consonnes doubles et consonnes simples ne vaut vraiment que pour la langue, et non pour l'écrit ; cette distinction n'a pas, comme celle des mères, la moindre valeur hiéroglyphique. Et pourtant l'auteur tente de fonder sa coupure entre lettres doubles et lettres simples sur des considérations plus profondes : en effet, pour lui, les doubles ont pour fondement des actes de l'esprit, alors que les simples, elles, ne relèvent que de l'âme : d'un côté la vie, la paix, l'intelligence, etc., autrement dit les grands vents (*rwřh*, l'esprit, est d'abord le vent), de l'autre la vision, l'olfaction, la conversation, etc., autrement dit tout ce qui, dans l'homme, est animal, non proprement humain (*npš*, l'âme, s'emploie dans des expressions comme *wraqh npšw* (*Isaïe XXIX*, 8), son âme est vide (c'est-à-dire : il a faim) : l'âme-*npš*, au contraire de l'esprit-*rwřh*, est siège des sens). Mais, notons-le, pour l'heure il n'est pas question de l'homme ; les combinaisons de lettres ne se sont pas encore produites. - Les vingt-deux lettres fondatrices qui, *en soi*, sont mères, doubles et simples, deviennent [20] par l'acte du dieu les retournant (*šbhn*) des pères et leurs généalogies (les trois mères), des conquêtes et leurs armées (les sept doubles), et des frontières diagonalement (les douze simples). Le dieu les retourne. La racine *šwb* indique hiéroglyphiquement l'union en crochet (*w*) de l'action de prendre-émettre (métabolisme indiqué par le *š*) et de l'idée d'intériorité, de dedans (*b*, la maison). Il s'agit donc de l'idée de ramener : le *b* oblige le *š* auquel il s'accouple ici à n'être plus mouvement d'émission mais mouvement de retrait. Le dieu est donc dit, ici, prendre les lettres et les amener à lui (les retourner) pour les graver, en les gravant. Mais cette action de pêche des lettres (ou, plus proprement, de prise à l'arc - shin, l'arc) est aussi ce retournement d'elles : les mères deviennent pères et engendrent ; les doubles se redoublent et partent à l'assaut ; les simples (qui ne sont ni mères, ni doubles), elles, se simplifient, s'épurent en frontières diagonales. D'abord les mères, les pères, les généalogies : , '*m(wř)*, '*b(wř)* et *řwldwř*. L'énergie du tout (aleph-mem, mère) s'unit à l'énergie du dedans, les pères (aleph-beth), pour procréer. *řwldwř*, la généalogie, vient de la racine *yld*, engendrer - hiéroglyphiquement, la main (*y*) de l'aiguillon (*l*) sur la mamelle (*d*), c'est-à-dire l'index de la puissance s'écoulant, le redoublement de fertilité par lequel l'être se (re)fait. Pour cet engendrement cosmique, on ne dit pas que les pères s'accouplent aux mères, mais que le dieu

retourne les mères et, ce faisant, les grave comme pères et généalogies. Car de mère ('*m*) à père ('*b*) il y a passage du *m*, le tout, au *b*, la maison, l'espace confiné. Le tout se confinant en partie, c'est ce qui équivaut ici à l'engendrement ; il y a resserrement. Puis les doubles, les conquêtes, les armées. Ramenées par le dieu pour être gravées, les doubles (*kpwłwł*) deviennent des conquêtes (*kbwśyn*). Là aussi se fait un resserrement, car *kbwśyn* signifie bien les conquêtes, les dominions, les pays occupés, les occupations de territoires, mais aussi, dans le Talmud, la mise-au-pas de l'orgueil, la pénitence. La racine *kbś* contient en effet l'idée d'assujettissement, de sujétion, de réduction (comme on dit « réduire à merci »), car elle est paume ou creux de la main (*k*) ramenant (*ś*) en dedans (*b*) : son *b*, la maison, et son *k*, la paume, réduisent le *ś*, l'universel métabolisme, à n'être que prise et non plus émission ou relâchement généreux. Conquêtes et armées de conquête, les lettres doubles sont productrices de violence stable. Nous verrons par la suite pourquoi et en quoi. Enfin, les simples, les frontières diagonalement. Le dieu retournant les simples et les gravant fait des douze lettres nues, dépouillées (sens de *pśwtwł*, simples), des frontières diagonales : *gbwly 'łksn*. *'łksn* correspond au grec *loxos*, oblique, diagonal, louche, équivoque. Sans la suite du texte il serait impossible de comprendre ces trois niveaux de retournement des lettres par le potier divin. La fin du paragraphe dit cependant ceci : que parmi les vingt-deux lettres de l'alphabet, les trois mères retournées en pères, et généalogies, et gravées, sont, comme témoins, le monde ('*włm*, l'univers comme temps indéfini) ; les sept doubles retournées en conquêtes et armées, et gravées, sont, comme témoins, l'année (*śnh*, l'année ou le sommeil) ; les douze simples retournées en frontières diagonalement, et gravées, sont, comme témoins, l'âme (*npś*, le siège des sens, à distinguer de *rwł*, l'esprit-vent). Mais on y lit aussi que le monde, l'année et l'âme se retrouvent comme [21] témoins, comme preuves, comme évidences (tous sens du mot '*dym*), à chaque niveau. On a donc le tableau suivant :

mères - trois - pères - généalogies - monde - monde	année
	âme
doubles - sept - conquêtes - armées - année	monde
	âme
simples - douze - frontières - diagonalement - âme	monde
	année

Dans tous les cas, il y a au bas de l'échelle les subordonnés, *pqwdym*, les préceptes (monde, année, âme) découlant de l'ensemble, leur recensement, chaque lettre comme numération (tous sens de la racine *pqd*). A la place de *pqwdym*, plusieurs version du *Sepher* lisent *płwrym*, les explications (de songes, d'énigmes), les interprétations : dans ce cas, le monde, l'année, et l'âme, sont la face visible, interprétative, du retournement divin des trois groupes de lettres. Quoi qu'il en soit de ces subordonnés (qui sont pourtant notre monde), la gravure divine s'opère « en les suspens de l'orbite et du cœur », chaque mot de cette expression ayant une importance capitale pour la suite : *błly glgl wlb*. *łłh* signifie pendre, suspendre (c'est le terme dont on se sert, à défaut de tout autre (?), pour désigner une crucifixion : le suspens à un bois) ; un sens dérivé est donné par *Isaïe XXII, 24* : litt. « et elle est suspendue à lui, toute la gloire de la maison de son père » (*włlw 'lyw kl-kbwd był- 'byw*), ce qui veut dire qu'elle repose sur lui. Dans le Talmud s'y ajoute l'idée d'hésitation, voire de suspicion (comme en français lorsqu'on dit d'une question qu'elle demeure en suspens). Tous ces sens me semblent contenus ici. *Glgl*, c'est la roue, le cercle, le tourbillon (de la racine *gll* qui veut dire tourner), et, de ce fait, pêle-mêle, la meule, le globe, la sphère céleste, l'anneau zodiacal, la révolution orbitale

des planètes, la roue de la fortune et ses revirements, toute orbite. Avec métaphore sur les autres sens, il s'agit ici de la roue céleste. Les trente-deux voies inouïes d'intelligence sont celles du cosmos ; le cosmos étant, en ses fondements mêmes, ouvrage de potier, sur le tour, il n'est pas étonnant qu'on le figure d'abord comme cercle et sphère, emboîtement de circularités : le potier agit en suspendant les voies sphériquement. *Lb*, le cœur : hiéroglyphiquement l'aiguillon (*l*) de la maison (*b*), c'est-à-dire la détermination expresse du dedans, de l'intime ; siège des sens, de la moralité, de la volonté, du jugement et de leurs contraires, le cœur est centre, milieu : ici le centre de la sphère, ou roue, cosmique. En les suspens de l'orbite et du cœur, image de cosmologie. - Ainsi ai-je lu le chapitre premier.

[22] Les inscriptions sans référent. Qu'il soit précisé qu'il y a dix, et non neuf ou onze, inscriptions sans référent (les sephiroth belimah), est en fait une insistance sur la valeur du nombre dix : ici le fondement du système numérique décimal. D'autre part, *'sr*, c'est dix mais aussi la richesse et la dîme (litt. le décime, le dixième : les chapitres I, 7 et I, 8, de la *Mishna* y sont consacrés). En tant que nombre, il est souvent synonyme de beaucoup (cf. *Job* XIX, 3 : « ça fait dix fois » pour « ça fait bien des fois », ou *Lévitique* XXVI, 26 : « dix femmes » pour « bien des femmes »). Tous ces sens, apparemment divergents, sont en fait tirés de la valeur hiéroglyphique du terme : *'*, l'œil, l'orbite, l'enceinte, le cycle ; *s*, l'arc, émission-retrait, le métabolisme ; et *r*, la tête, le primordial. Figurer le métabolisme primordial comme circulaire, c'est dix : on comprend que les inscriptions belimah soient dites être dix ; les faire plus ou moins nombreuses serait en fait, hiéroglyphiquement, mutiler les profusions qu'elles impliquent de soi ; que, de soi, elles sont. La saisie par le lecteur - par l'homme - de ces dix inscriptions passe par : *byn*, comprendre ; *hkm*, être intelligent ; *bhn*, tester ; *hqr*, sonder ; *yd'*, percevoir ; *hsb*, estimer ; et *swr*, assiéger - tous mots dont la traduction en langue indo-européenne ne peut être qu'approchée. 1) *Hbn* (ou *hbyn*, impératif hiphil de *byn*, comprendre). *Byn*, c'est examiner, déceler, remarquer, faire attention à, savoir, connaître, mais aussi la préposition *byn*, entre, au milieu de, d'entre : il y a donc dans cette racine une idée de discernement et de pénétration parmi un ensemble pour en distinguer les parties ou les sous-ensembles ; dans le Talmud, le terme est employé pour le raisonnement par analogie. 2) *Hkmh*, l'intelligence, la sagesse, a déjà été étudiée dans le commentaire du chapitre premier : le savoir-faire, le savoir-y-faire. Je n'y reviens pas pour l'instant. 3) *Bhn*, tester, est un terme utilisé, aussi bien dans la Bible que dans les Talmuds, à propos de la métallurgie ; c'est aussi plus généralement la méthode dite des essais et des erreurs, et l'utilisation, en tous domaines, des catalyseurs : épreuve de la qualité et du rendement - d'une chose ou d'un être à l'aide d'une infime quantité autre. Le test pratiqué ici, sur les dix inscriptions, est nécessaire et conseillé précisément parce que ces inscriptions sont de soi sans référent : les tester, une à une, c'est les soumettre à une épreuve dont elles sont, de soi, exemptes. 4) *Hqr*, sonder. Il s'agit de deux opérations distinctes mais conjointes. Le test consistait à faire réagir l'une ou l'autre des dix sephiroth belimah sur un catalyseur : le sondage consiste, lui, tout d'abord, à faire réagir chaque inscription sur les autres ; *hqr*, dans le Talmud comme dans la Bible, désigne l'opération de la trempe (cf. *Psaume* CXXXIX, 23 : « sonde-moi, ô dieu », c'est-à-dire « trempe-moi », « éprouve-moi pour me durcir »), mais aussi, et en même temps, le recouplement des preuves, des témoignages, des évidences, à propos de cette inscription - cf. en ce sens *Talmud Ab. I, 9* : « (Siméon b. Shatab disait :) Multiplie les témoignages et les contre-témoignages », litt. Multiplie (grandis) le sondage des témoins/témoignages, *hwy mrbh lhqr 't-h'dym*. Mais en second lieu il s'agit du sondage qu'on appelle en technique moderne le « carottage » : prélèvement d'un échantillon (infime) dans un ensemble en vue d'une bonne compréhension de cet ensemble (grand). Ceci suppose donc la plongée (profonde) [23] au sein de l'inscription sans référent (on teste *en* elle, prép. *b*, dedans), suivie d'un retrait (on sonde *depuis* elle, prép. *m*, depuis). Au grand-œuvre divin correspond, en compréhension, la technique de l'homme comme artisan. 5) *D'*, de *yd'*, percevoir. Cette racine a comme

acceptions dans la Bible : sentir, apercevoir, reconnaître, savoir, apprendre, copuler, aimer, prévoir, soigner, cultiver. Ce foisonnement provient de la hiéroglyphie de ses trois lettres : *yd'*, c'est la main, et donc la force (*y*) de l'abondance (*d*) sur l'œil (') - la force qu'exerce la profusion cosmique, en tout ou en partie, sur le regard : il s'agit de la perception passive, du poids des richesses du cosmos sur les sens. Il est demandé, ici, au lecteur d'accueillir les inscriptions, de se faire mou sous leur stylet. 6) *Ĥsb*, estimer. Là encore, bien des acceptions ; *ĥsb* est en général traduit par penser, méditer, croire, compter, former des desseins. *Ĥsb* est hiéroglyphiquement très étroit par rapport à la racine précédente : clôture (*ĥ*) du métabolisme (*s*) dans l'intime, dans le dedans (*b*). C'est le processus par lequel le métabolisme universel se ramasse, se synthétise, se réduit, se concentre, se rassemble en point focal. Au lieu d'estimer, ou de penser, peut-être vaudrait-il mieux traduire par : concentre-toi. A la perception, simple état de réception du poids du monde, succède - ou plutôt doit succéder - le ruminement intérieur, une pensée cellulaire du monde. 7) *Ṣwr*, assiège. *Ṣwr* est primordialement la racine de l'inimitié, de l'agression. Hiéroglyphiquement c'est l'union en crochet (*w*) du hameçon, du but précis (*ṣ*) et de la tête (*r*). Après la pensée des inscriptions comme perception et intime estimation, le lecteur est invité à la pensée violente, à leur hameçonnage réfléchi, concerté. Il faut que la pensée enserme, jugule, assaille, qu'elle tienne le monde à l'étau. Ainsi vont à la pensée les dix inscriptions sans référent : les voies sont très concrètement figurées ici, pour peu qu'on ait soin de peser chaque mot du traité : au lieu de prétendre du *Sepher Yetsira* qu'il est obscur, ésotérique, mieux vaudrait comprendre qu'il ne bavarde pas. Autres conseils pressants donnés au lecteur : situer; mettre en espace. Car les inscriptions belimah sont, ne l'oublions pas, des voies. 1) Fais tenir debout la parole : sur son tri. Le mot parole est bien pauvre à désigner l'hébreu *dbr*, l'un des termes les plus extravagamment riches de la Bible. *Dbr*, c'est l'écoulement (*d*) du dedans (*b*, la maison) de la tête (*r*), c'est-à-dire, selon le point de vue, la chose ou le mot même. *Dbr* c'est dans tous les cas ce qui, du monde, possède en écoulement une unité telle qu'on peut y mettre un nom : ce n'est pas ' (aleph) mais 'lp (aleph comme mot), ce n'est pas *b* (beth) mais *byṭ* (beth comme mot), etc. ; car ' et *b* seuls ne sont pas en situation d'être nommés ; - d'autre part, *dbr* est, subjectivement, activement, l'unité en écoulement capable de produire : celle qui a assez de tête (*r*) et d'intimité, d'unité fermée (*b*), pour susciter elle-même un écoulement (*d*) : dans ce cas *dbr* est l'ordre, le décret, l'annonce. Ici donc, la chose, le fait, et le mot, la parole, ne sont qu'un. Par tri (*'l byrwrw*, sur son tri), il faut entendre l'épuration, la purification, ainsi que le choix et la séparation ; car *brr*, c'est la maison, le dedans (*b*) de la tête (*r*) comme tête (*r*) - le fait qu'on ne puisse et ne doive primordialement confondre une maison avec une autre. C'est donc d'abord l'épure. Le tri de la parole-chose consiste à ne [24] confondre aucun élément avec un autre, même et surtout s'il appartient au même ensemble, et à ne pas confondre les ensembles entre eux. Le terme est encore emprunté à l'artisanat : enlèvement des scories, polissage des surfaces, élection du meilleur au détriment du pire ou du douteux ; extrême sévérité à l'égard du douteux. Mettre la parole debout, la faire tenir, l'établir, l'ériger selon son tri, signifie : saisir la lettre comme hiéroglyphe et non pas comme lettre (c'est une parole), et distinguer soigneusement les hiéroglyphes ; puis ériger cette distinction en loi absolue. La position debout est en effet, tout au long de la Bible, celle de l'homme qui accomplit et tient son rôle quel qu'il soit. La deuxième injonction est complémentaire de la première puisque toute parole et toute chose nommable sont le produit du maître d'œuvre : 2) Fais siéger le formateur : sur son site. Le formateur (*ywṣr*, le potier), contrairement à la parole-chose debout, est assis. Il occupe son site (*'l mkwnw*, sur son site) ; il y est comme le roi sur son trône, à demeure. Les choses et les paroles se nomment et profèrent debout ; la poterie divine se pratique, elle, assis. Le site, c'est *mkwn*, de la racine *kwn* : hiéroglyphiquement, la paume, le creux de la main (*k*) réunie en crochet (*w*) au poisson (*n*), le poisson étant le symbole de l'être produit, de la production, de la vie comme effet ; d'où l'idée de placer, d'établir en creux, de préparer. Si je traduis *mkwn* par,

site, c'est que ce mot énonce bien l'idée d'un lieu sur lequel rien, de soi, n'a encore été fait et où se prépare un dessein défini (en creux) : l'endroit qui contient promesse de bâtisse. Cela dit, et fait, les inscriptions sans référent n'ont, en mesure, pas de limite(s), et, en achèvement, pas de fin(s). La distinction limite-fin est celle de *swp* et de *qs*. *Swp* désigne le terme spatial et *qs*, si l'on veut être bref, le terme temporel. *Swp* est en effet l'union en crochet (*w*) de l'appui (*s*) et de la bouche (*p*), c'est-à-dire la fente produite dans une ligne ou une surface par un bâton ou une rangée de bâtons : les dix inscriptions belimah n'ont pas de poteau, de bornage. *Qs* figure le hachoir (*q*) du hameçon (*s*), autrement dit la coupure du but, du dessein - son terme échu, son échéance. Dans le temps comme dans l'espace, lignes, voies à une dimension, les inscriptions sans référent ont une dimension infinie, indéfinie. Les dix premières voies sont profusion (sens du nombre dix) d'infini. Ces deux saisies de l'infini se surenchérissent dans le passage : « leur aspect : comme la vue de la foudre ». *Bzq*, la foudre (?), est dans la Bible un hapax d'Ézéchiel I, 14, précisément dans l'expression que nous avons ici : *kmr 'h bzq*, comme la vue de la foudre. En fait *bzq* est hiéroglyphiquement la maison, l'intime, le dedans (*b*) de la flèche (*z*) produisant son effet de hachoir, sa coupure, son incision (*q*) : c'est donc le point mathématique (la minuscule incision produite par la flèche lorsqu'elle commence à peine à pénétrer dans la peau). Chaque inscription a, en temps et en espace, l'infinité que contient et qu'est tout point mathématique. L'image de la foudre (?) enrichit l'idée d'illimitation : les dix inscriptions, les dix premières voies, sont vues chacune en enfilade depuis (comme il a été dit au chapitre premier) leur rayonnement à partir du creux des deux mains réunies en vis-à-vis, doigt contre doigt. Le regard s'enfile en chacune comme dans un tuyau rectiligne, et toute perspective, donc toute assignation de limite, en est [25] ainsi abolie - car quand je regarde un point sur une surface, je puis imaginer qu'il n'est qu'une ligne fuyant devant moi. Ainsi définies, de manière évidemment hiéroglyphique, les dix inscriptions sans référent, loin de seulement subir l'action du potier, produisent elles-mêmes des actes : elles ont une autonomie. Le dieu suit les voies qu'elles sont dans un sens et dans l'autre (comme curseur sur la réglette) : commencement-fin, bien-mal, haut-bas, est-ouest, nord-sud, sont pour les paroles-choses du dieu comme des parcours, des rails, sur quoi il va et vient lancinamment. « Et sa parole, sur elles (ou : en elles, *bhn*), est comme course et volte » signifie d'ailleurs non seulement que le dieu y va et vient en parlant, c'est-à-dire en combinant lettres et chiffres, mais que ce va-et-vient est sans halte, sans limites lui-même, une perpétuelle course d'allers et de retours - aucune parole ni chose, réelle ou possible, irréaliste ou impossible, ne peut échapper à l'une ou l'autre des inscriptions : elles sont des catégories incontournables : toute parole ou chose dit l'une ou l'autre de ces voies et y est dite. Aucun moyen de s'y soustraire : en se faisant infiniment, le monde s'y code infiniment. A chaque course-aller du dieu-potier sur le rail de l'une ou l'autre des sephiroth belimah, l'une ou l'autre lui dicte une course-retour et vice versa. C'est le sens premier de : « Et son discours, comme tourbillon, elles poursuivent. » *Swph*, le tourbillon, c'est *swp* (déjà rencontré), la fin, le terme, modifié (ô combien !) par l'adjonction du *h*, signe de béance, d'ouverture : *swph* est donc *swp-h*, la fin toujours différée, toujours remise à plus tard, le fait que toujours, et violemment, un élément de plus s'ajoute à la série, au moment même où on la croit achevée. Ainsi, chaque fois que le dieu combine les lettres-chiffres et fabrique son monde, il parcourt les couples de catégories dans un sens puis dans l'autre : mais chaque fois que la combinaison est faite et qu'une halte lui semblerait permise, sa situation de voyageur sur elles le pousse violemment à produire une autre combinaison - et ainsi à l'infini : si sa combinaison, par exemple, l'a situé en bas, la catégorie haut le pousse à remonter. Le dieu est indéfiniment poursuivi, traqué, par ses propres voies de manœuvre. Et, en même temps, le dieu trône et requiert l'hommage des inscriptions : « Et, par devant son trône, elles se prosternent. » *Ks'*, que je traduis comme communément par trône, demande à être analysé : c'est la paume (*k*) de l'appui (*s*) de l'énergie (*'*), c'est-à-dire, très au-delà du simple siège d'un roi, l'abri, la cache (*ksh*, se cacher, couvrir)

du dieu, ce qu'il tient d'énergie dans son coffre. La prosternation des inscriptions devant le trône est proprement un appel pressant à ce que le coffre du dieu s'ouvre encore et encore pour déverser son énergie, sa vitalité productrice. Reconnaisant, leur situation de vide, elles n'en manifestent que davantage leur surcroît d'avidité. *Śhĥ*, que je traduis faute de mieux par se prosterner, manifeste en fait un métabolisme (*ś*) doublement, extrêmement, contraint, restreint, éteint (*ĥĥ*, la double clôture, l'enfermement, et la réduction maximum) : toujours devant le dieu, les catégories proclament leur glotonnerie maximale. Le texte, après examen des inscriptions, passe comme il se doit aux vingt-deux lettres de fondement - les lettres - chiffres de l'alphabet : les mères, les doubles et les simples, dans l'ordre déjà vu, mais avec ici beaucoup de [26] précisions supplémentaires. Les trois mères. Ce sont ' , *m* et *ś*. Ce sont les lettres-chiffres du grand secret, *swd gdwl*. *Swd* peut s'entendre comme l'union en crochet (*w*) de l'appui, du bâton, du poteau (*s*) et de la mamelle, de l'écoulement, de la profusion (*d*), autrement dit ce qui permet de s'y reconnaître dans la profusion du monde, la pierre de touche, le critère. Ce critère cardinal est qualifié, pour redondance peut-être, de couvert (*mkwsh*), d'inouï (*mwpl'*, c'était déjà le qualificatif de l'ensemble des voies) et d'orné (*mpw'r*, orné, glorieux, tiaré). Mais ce qui est plus important, c'est notre rapport à ce secret et aux trois mères : « Et nous, stupéfaits, au sortir du feu, du souffle et de l'eau. » Le feu, 'ś, l'énergie même (') du métabolisme (*ś*) : qu'on pense ici aux théories cosmologiques modernes au lieu de voir dans notre *Sepher* un charabia ésotérique. Le souffle, *rwĥ*, union en crochet (*w*) de la tête, c'est-à-dire de la primordialité (*r*) et de la clôture, de l'enfermement (*ĥ*). L'eau, enfin, *mym*, litt. les eaux, le tout (*m*) en force (*y*) comme tout (*m*), la grande liquidité biotique, énergétique, le milieu universel : ce qui, uni et déterminé par le métabolisme cosmique (*ś*) devient et est *śmym*, le ciel - très au-delà, encore une fois, des représentations superficielles. - Et l'on comprend, en passant, pourquoi les mères sont au nombre de trois : *ślś* trois, désigne hiéroglyphiquement, en pleine clarté, à la fois la prise (*ś*) autoritaire (*l*) du retrait (*ś*), et le retrait (*ś*) autoritaire, péremptoire (*l*) de la prise (*ś*) ; avec ses deux shin métaboliques encadrant le lamed, signe du pouvoir royal, signe de l'interdire et du permettre, l'aiguillon du bouvier, trois-*ślś* ne pouvait être mieux choisi pour signifier numéralement les trois lettres fondamentalement en jeu lors du grand-œuvre. - Et nous, stupéfaits (*śmmnw*, de la racine *śmm*). *Śmm*, c'est le métabolisme, précisément (*ś*), du tout (*m*) en tant que pleinement tout (*m*) : au niveau de nous, de l'homme, le fait de recevoir totalement le tout, et d'être totalement reçu et retourné par le tout. Sortir des mères, du feu, du souffle, de l'eau, nous assomme - car nous assomme aussi que tout en sorte avec nous, universellement : le tout en est, en effet, créé (*nbr' hkl*) - le tout (*hkl*) et non pas tout (*kl*) ; créé (*nbr'*) et non pas formé ou modelé (racine *yśr*) : car le dieu, par le modelage à partir des lettres, par leur combinaison, crée effectivement son monde, choses et paroles : en tant qu'elles n'étaient pas comprises dans les lettres entendues une à une, il y a véritablement création, surgissement d'absolue nouveauté ; en tant qu'elles ne sont faites que de lettres déjà là, il y a seulement modelage, non création *ex nihilo*. Les deux points sont à considérer, dans leur contradiction vulgaire, en même temps : c'est tout un. 'lp, l'énergie - et l'énergie (') de l'aiguillon (*l*) dans la bouche (*p*) : le déversement autoritaire, souverain, de l'énergie par le grand orifice. Tout est fait d'aleph, hiéroglyphiquement parce que tout relève de l'énergie, et numéralement parce que toute chose-parole se réduit peu ou prou à l'unité (aleph = un). *Mym* : *m*, l'eau - et, comme on l'a vu plus haut, la soupe biotique universelle. *M* vaut numéralement vingt. *Śyn* : *ś*, l'arc - hiéroglyphiquement, je le rappelle, le métabolisme, la détente, l'émission, l'envoi, la propension, la poussée, et, en même temps, l'attrance, la rétention, le retrait, le ramèment. L'examen des dix-neuf autres lettres, chiffres ou hiéroglyphes, [27] montrera à l'envi pourquoi la Kabbale du *Sepher Yetsira* privilégie les trois mères. C'est qu'elles concentrent en elles le tout : au fond, avec ces trois seules lettres, le dieu a les outils majeurs de sa poterie. Les sept doubles. *B*, la maison, l'intérieur, le dedans, l'intime, le foyer, la voûte céleste - numéralement

2 ou 2000. *G*, le chameau (proprement le cou du chameau), le collet, le tube, l'enveloppe de chair, l'entourement, le conduit, le bosselage, la goutte - numéralement 3 ou 3 000. *D*, la mamelle, le coulement, la profusion fluente, l'adiposité, l'abondance du flux - numéralement 4 ou 4000. *K*, la paume, le creux de la main, la promesse d'une prise, d'une fondation, d'un remplissage, d'un accomplissement, d'une mensuration - numéralement 20. *P*, la bouche, l'orifice, le passage par l'orifice, l'évacuation, la parole, la fente, l'ouverture, la béance entourée, la canalisation - numéralement 80. *R*, la tête, le chef, le premier, la primordialité, l'instance primitive (cf. le préfixe allemand *Ur-*), la capitale, le début - numéralement 200. *T*, la marque, le sceau, la trace, l'empreinte, la perfection ou l'accomplissement étiquetés, le complément, le ce-sans-quoi, le signe, la mutualité, l'explicite précision, la communion abstraite - numéralement 400. Le commentaire apporté à la liste de ces doubles n'est pas un facile constat de leur valeur hiéroglyphique respective, ou de leur caractère sonore (le fait que toutes soient oralement douces ou dures alternativement, gutturales ou non). Les doubles sont délicates : racine *rkk*, idée de mollesse, de ductilité, de malléabilité, moralement de lâcheté : le fait pour une matière d'épouser la volonté de celui qui la travaille et d'obéir à sa main, ou à sa forme comme contenant. Mais elles sont rudes : racine *qsh*, idée de résistance, de lourdeur, de cruauté, de difficulté, de pénibilité. Elles sont vaillantes : racine *gbr*, idée de force, de puissance (cf. Gabriel, litt. la force de dieu, la main de dieu), d'accroissement conquérant, de virilité brute, de chacun-pour-soi. Mais elles sont faibles : racine *hls*, hiéroglyphiquement la clôture en repli (*h*) de l'aiguillon (*l*) face au métabolisme universel (*s*), le repli peureux, la prostration, l'affaissement, le découragement, la défaite. Ces deux couples de contraires vont bien au-delà, encore une fois, du guttural ou du non-guttural de chaque lettre oralement. Cela veut dire que, selon sa place dans un mot, dans une racine (et donc dans une chose ou un être bâtis par le dieu), chaque lettre possède alternativement soit un sens fort, soit un sens faible, soit une valeur active, soit une valeur passive : elle est tour à tour le jouet ou le jouant, et souvent - comme il est apparu dans de nombreux exemples donnés ici - les deux en même temps, indissociablement. La suite le dit clairement : les doubles sont des substitutions ; elles sont des substitutions en acte : leur dureté est leur mollesse ; leur faiblesse est leur force - et vice versa (c'est cela, la Kabbale). A qui a lu Héraclite, Sun Tzu ou Hegel, ou tant d'autres, ce point paraîtra familier : l'union en crochet des contradictoires, union dont les lettres hébraïques sont ici décrites comme la manifestation même. Des substitutions : je n'insisterai pas sur les diverses substitutions énumérées dans le texte, mais plutôt sur le mot *tmwrwt*. Le Talmud lui confère le sens d'échange, d'interchangeabilité, suivant en cela la technique décrite dans le sacrifice d'Isaac ou en *Lévitique XXVII, 19* : « (Si c'est du bétail que l'on [28] donne comme don à yahvé, tout ce qu'on en donne à yahvé est chose sainte.) On ne le substituera pas, on ne le remplacera pas, bon par mauvais ou mauvais par bon. Et si l'on entend remplacer une bête par une bête, la bête et son substitut seront chose sainte » - il s'agit là de l'échange victimiaire, sacrificiel, d'un animal par un autre, échange qui fait l'objet d'un traité entier de la Mishna. Chaque lettre double est substitution parce qu'elle est l'échange en acte, effectif, en toute occasion, de sa mollesse et de sa dureté, de sa faiblesse et de sa force - le tout au sein de la construction dont elle est l'un des éléments. Le dieu ne bâtit pas à l'aide d'éléments figés, morts : les doubles sont en soi des mouvements, des échanges, des mouvances entre pôles. On est loin d'une conception simpliste du bâtissage cosmique. Le modèle de construction (*tbnyf*, de la racine *bnh*, construire, avec un curieux jeu de mots sur la racine voisine *byn*, discerner) est une combinaison, ici, de substitutions - et non pas un bête assemblage de cubes. Que les sept doubles soient sept, et non six ou huit, n'est (comme on l'a vu pour les inscriptions et les mères) en aucune manière une simple clause de style ou un hasard, voire une coquetterie esthétique : sept, *sb* est en hébreu le nombre de la multiplicité globalisée, terminée (hiéroglyphiquement, le métabolisme *s* en dedans, en maison *b*, pour l'œil ' - autrement dit : la réduction des grands mouvements de l'univers jusqu'au niveau du regard). Ainsi la racine *sb*

porte-t-elle l'idée du ressassement, de la saturation (et, par extension, du dégoût), du comble, de la plénitude réalisée (lorsqu'il s'agit d'une promesse de plénitude, la racine signifie jurer, promettre par serment : cf. *Psaume CX*, 4 : « yahvé jure et ne se repent pas [ne change pas d'avis] »). Quand, dans *Proverbes XXVI*, 25, on lit : « il y a sept abominations dans son cœur », cela ne veut pas dire, très vaguement, beaucoup de péchés, mais une plénitude de mal sans retour -, il en a fait son plein. Les sept doubles sont au nombre de sept par comble : elles combent le modèle de construction du livre-monde. Elles sont, d'autre part, six plus une : « six nervures pour six ordres, et le temple de sainteté ajusté au milieu ». Les six ordres sont ici, évidemment, les six parties de la *Mishna* (et des Talmuds), c'est-à-dire les six *sdrym*, à savoir : les semences, *zr'ym* ; la fête (le moment opportun), *mw'd* ; les femmes, *nsym* ; les dommages, *nzyqym* ; les sacralités, *qdsym* ; la pureté, *thrwf*. Six lettres sur les sept correspondent comme nervures à ces six « ordres », ordonnancement des six jours de la Genèse. *Šl'*, la nervure, c'est d'abord dans la Bible, en traduction bien vulgaire, la côte d'Adam d'où le dieu tire Ève ; mais plus généralement et artisanalement : la poutre, l'étau, le chevron, le côté, le bas-flanc, la chambre latérale. On a donc ici l'image d'une clôture, pièce après pièce, des ordres autour de la demeure sainte : des panneaux. Mais j'ai préféré retenir le mot nervures qui se rapporte au charpentement de la *Mishna* et au sens immanquablement hiéroglyphique du premier chapitre de la *Genèse* : on pense aux nervures de la feuille ou de l'aile d'insecte. Ces nervures donc, sont au nombre de six, *śś*, qui désigne le métabolisme en tant qu'il exerce à plein son rendement (double shin), le métabolisme tel quel. La septième lettre double, quant à elle, est « le temple de sainteté ajusté au milieu » des six doubles, autrement dit au milieu des six nervures. Au lieu d'employer [29] *byf*, la maison, pour désigner le temple, comme cela se produit souvent dans la Bible, l'auteur a choisi *hykl*, le palais ; *hykl*, c'est l'ouverture (*h*) en force (*y*) de la paume (*k*) de l'aiguillon (*l*), c'est-à-dire le lieu d'où partent et où aboutissent les injonctions et les décrets divins ou royaux sans exception (*kl*, tout) : le règne ouvert du dieu ou du roi. Ce palais, ce temple, qu'est la septième double, correspond numéralement au jour sabbatique qui a vu le repos du dieu créateur. Etant situé, ajusté (*mkwwn*, bloqué comme en mortaise) au milieu, il est entouré des six autres lettres doubles : au lieu qu'on ait la représentation habituelle de la succession des jours du grand-œuvre divin, une succession linéaire rectiligne, on a affaire ici à une succession circulaire des six éléments fondamentaux, le temple divin (septième élément) étant coincé à égale distance de chacun d'eux. (La lettre qui forme et occupe le centre, on peut l'imaginer, est le *r*, *resh*, la tête, la primordialité, mais ceci n'est pas dit dans le texte : on peut aussi penser qu'alternativement chacune des doubles peut, se distinguant des six autres, faire l'office de centre.) L'image rebondit lorsqu'on saisit ensuite que ce cercle, six nervures pour six ordres, et son centre bloqué, le temple, forment en tout le monde même où le dieu est sans qu'aucune partie de ce monde ne soit son espace, son lieu (le passage est : « rien de son monde n'est son lieu », ou, si l'on traduit différemment : « son monde n'est pas son lieu »). Viennent enfin les considérations sur les simples. Même insistance sur la numération : douze elles sont, et non pas onze ou treize. Les simples fondent, de soi, le système duodécimal. Les douze simples comme frontières diagonalement (*gbwly 'lksn*) ont déjà été mentionnées au chapitre premier. On ajoute ici de quoi elles sont les frontières : elles s'intercalent distributivement (*mpsqyn*, elles sont césurées, *byn rwh lrwh*, entre souffle et souffle, entre esprit et esprit, spirituellement, pneumatiquement) entre les quatre directions de la rose des vents, d'une part et, d'autre part, le haut et le bas. De sorte qu'il s'agit bien de frontières, d'interfaces, au sens propre : géographiquement. Ces doubles frontières diagonales sont dites pelées pour (les) six ordres (*mpslyn lśśh sdrym*) : vu le sens de *mpslyn*, encore un terme artisanal, les copeaux, on dirait que chaque frontière se ramifie, comme en copeau justement, sur chacune des six doubles lettres formant cercle bloqué autour du temple divin. Là encore le vocabulaire est concret : nervures et copeaux. L'examen de l'ensemble des vingt-deux lettres à présent, une

fois chaque groupe bien compris. Le dieu graveur retourne chacune des vingt-deux lettres et les fixe en orbite. Cette orbite, étant le fruit du repliement des lettres autant que de leur déploiement, est une sphère, avec recto et verso ; elle est rendue, l'orbite, verso et recto - le monde apparaît, comme on l'a souligné à toutes les étapes du texte, comme fini et infini : « rien, en bienfait, au-dessus du plaisir » (finitude) mais le plaisir est de soi une ligne infinie ; « rien, en méfait, au-dessus de la plaie » (finitude) mais la plaie est de soi, elle aussi, une ligne infinie. Ceci doit être maintenant familier au lecteur. « Elle rend, l'orbite, verso et recto », *h̄zr glgl pnym w'h̄wr*. *H̄zr*, rendre, n'est pas une racine employée de cette façon dans la Bible, mais seulement dans la littérature postérieure. Hiéroglyphiquement elle signifie : clôture, enfermement (*h̄*) de la flèche, du rayonnement (*z*) en [30] premier, vers l'état premier, par retrait vers le primordial (*r*). D'où les sens comme verbe : rayonner circulairement en cherchant quelque chose (ainsi *h̄zyr*, terme cette fois biblique, le porc, le cochon, le fouineur), fouiller, se rétracter, se repentir, tordre (comme en un ressassement). Rendre, avec sa signification vulgaire, paraît une bonne traduction. Quant au verso et au recto, *pnym w'h̄wr*, ce sont les deux surfaces de la pièce de monnaie, ou bien l'auparavant et l'après, le déjà et le pas-encore, l'avant et l'arrière, ou bien (mais soyons prudents ici avec ces notions) la cause et l'effet, voire enfin l'intérieur et le dehors, l'ésotérique et l'exotérique. Le tout, subjectivement, avec son corollaire objectif : « Elle est rendue, l'orbite, verso et recto » - persiste, ici comme ailleurs dans le texte, la vigilante attention portée à la simultanéité des contraires. L'orbite se présente à la fois, fouilleusement, comme pile et comme face. Et pourtant les vingt-deux lettres, elles, sont dites « fixes en l'orbite », *qbw'w̄t bglgl*. *Qb'*, être fixe, c'est hiéroglyphiquement le coup de hachoir (*q*) porté dans le dedans (*b*) de l'œil (*'*), dans le regard ; d'où les sens du verbe, pour peu qu'on prenne garde aux symboles ainsi mis en jeu : dans la Bible, tromper, frustrer, ravir ; et, dans le Talmud, fixer, insérer à demeure, rendre régulier, image du rivet, de la pointe, du tenon qui se loge (noter, une fois de plus, combien le recours aux hiéroglyphes est capital en ce qu'il rend compte de tous les sens d'une racine, aussi divergents soient-ils en apparence). Maintenant que nous avons quelque peu progressé dans le commentaire, nous sommes à même de comprendre ce que l'auteur du *Sepher* veut nous dire au sujet de la poterie divine. Aux lettres correspondent, quand on les combine trois par trois ainsi que les trois mères, le monde, l'année et l'âme. *'wlm*, le monde, le temps perpétuellement universel : union en crochet (*w*) de l'œil, du regard, de la circularité (*'*) et de l'aiguillon (*l*) de la totalité (*m*), c'est-à-dire la grande circularité de l'instance puissante du milieu total. *Šnh*, l'année, le réitérement, c'est le métabolisme (*š*) produit (*n*) en pleine béance (*h*), et produisant (*n*) simultanément cette béance (*h*) - l'année, mais comme cycle (le verbe *snh* signifie changer et répéter). Quant à *nps̄*, l'âme, on l'a déjà vu, c'est le métabolisme universel en influence et fluence pleines, actives. Chaque lettre, chaque combinaison de lettres est à la fois, ou tour à tour, monde comme perpétuité, année comme circularité à jamais récurrente, et âme comme sensation affluente. A son tour le monde se subdivise par inscription (c'est-à-dire sous l'emprise des inscriptions sans référent, les dix premières voies citées) en trois (feu, souffle et eau), sept (les sept étoiles), et douze (les douze constellations). Feu, souffle et eau ont déjà été étudiés. Par sept étoiles on entend la totalité des étoiles : sept, nombre de l'accompli. Par étoiles (*kwkbym*), on entend les sphères du ciel, la totalité du sphérique cosmique. Et enfin les combinaisons de sphères donnent les constellations (*mzlw̄t*, les constellations zodiacales : *mzl*, la constellation, est de la racine *nzl*, couler par fusion, hiéroglyphiquement le produit *n* de la flèche, du bout *z* de l'aiguillon *l* - le percement de la peau entraînant un écoulement du sang - belle image des piqûres de la voûte céleste). A son tour, l'année se subdivise par inscription belimah (en passant également au crible des sephiroth belimah) en trois (creusement, noirceur, saturation [31] - c'est-à-dire, la journée sémite commençant au soir, le soir, la nuit, l'éclat du matin), en sept (les sept jours, le sabbath des jours), et en douze (les mois). Et enfin l'âme (qu'on peut entendre comme l'individualité

sensorielle) se modèle, de la même manière, à l'athanor des dix inscriptions sans référent, en trois mères (tête, corps, entrailles), en sept doubles (les sept portes, les sept orifices du corps), et en douze simples (les douze conduites de l'être : *mnhgyn*, soit les douze arrangements du culte et de la vie). On voit donc que la totalité des considérations précédentes se ramassent (de plus en plus à l'étroit, sens adjacent de *yetsira*) pour former une totalité au sein de laquelle, par chiffrage et lettrage, les contraires les plus extrêmes trouvent ensemble, par couples ou groupes, leur raison d'être et d'œuvrer. Le potier, par son artisanat, parce qu'il est artisan, produit une totalité ramifiée, faite de bric et de broc. En dehors du champ grec et romain, nous avons bien ici la première description, précise à tous niveaux, d'un intégral bricolage - avec modèles, structures, opérateurs, foncteurs et systèmes combinatoires empilés : le feuilletage et les réseaux du monde. - Ainsi ai-je lu le chapitre deux du *Sepher*.

Bernard Dubourg.